



Bertrand Visage

Au Japon, dit Visage — ah, le doux patronyme ! —, les mots mais aussi les gestes, les signes « ne montrent pas la même chose » qu'ailleurs. On en dira autant de l'écrivain — du bon — qui voit du neuf sans cesse dans les plus vieux clichés. Ainsi jugèrent ces dames du prix Fémina qui, en 1984, distinguèrent « Tous les soleils » (Seuil). Avant, les mêmes éditions du Seuil, qui ont du nez, avaient repéré le jeune signataire — il n'a que trente-cinq ans — de « Théâtre aux poupées rouges » (1975) et de « Au pays du nain » (1977). L'auteur est donc avare de copie, comme sont les vrais. Bertrand Visage eût pu ici, à l'aise, s'arrêter à l'Italie qu'il connaît comme sa poche d'enseignant de littérature française à l'université de Catane, à l'institut oriental de Naples ou comme ex-pensionnaire de la villa Médicis. Il a choisi plus loin, sur les traces de Claudel et de Loti, la ville « aux nerfs d'acier », dont les citoyens « sont imberbes et ne suent pas. »

Voyage à Tokyo

LE Japon, c'est si loin, si bizarre, si drôle, cela vous met dans un tel désarroi que le voyageur qui en revient a peine à en parler. Tu n'as rien vu à Hiroshima, dit un personnage de Marguerite Duras. Eh bien !, c'est par cette sorte d'hésitation qu'il faut commencer : qu'ai-je vu à Tokyo ? Suis-je sûr d'y avoir vu quelque chose ? d'y être allé ?

Le Japon, c'est si loin, et ce n'est pas de ces pays qui vous étirent avec violence aussitôt débarqué sur leur sol, ni les couleurs, ni les odeurs, ni les lumières ne se permettent de vous sauter à la figure comme en Amérique du Sud ou en Afrique, et l'on se prend, d'abord, à le regretter. Pays de l'abstraction. Qui infuse lentement, s'insinue, se distille. Tout dans les teintes entre le beige clair et le brun.

Oui, le Japon, c'est loin et cela reste une énigme. Au temps de Claudel et de Pierre Loti, le bateau des Messageries maritimes mettait deux mois pour atteindre l'empire du Soleil-Levant. Aujourd'hui, même avec l'avion, il faut dix-sept heures de vol, en passant par le pôle Nord, le Groenland et l'Alaska — escale à Anchorage — ou quinze heures par l'Union soviétique, avec ou sans escale à Moscou.

Une fabuleuse course-poursuite autour du globe terrestre, au-dessus des neiges immenses où l'ombre de l'Airbus se déplace, éblouie par un soleil qui ne se couche jamais...

Tokyo, aéroport de Narita. Le premier contact avec les foules épaisses des nations asiatiques, dans la chaleur humide qui précède la mousson, est avant tout une leçon de modestie : ici, vous n'êtes rien. C'est ce que vous disent les milliers de visages qui s'impriment une seconde sur votre rétine, le temps de vous ignorer ou de vous sourire... Car on vous sourira sans arrêt, les jeunes filles les plus belles du monde vous souriront, mais cela n'entrera pas pour vous

dans le code des mimiques compréhensibles.

Un pays où l'homme perd tous ses appuis, où tout se fait différemment, où la langue française n'est pas plus utile ni répandue que l'esquimau. Au restaurant, vous désignez une ligne sur la carte du menu et l'on vous apporte un plat qui n'a rien à voir : simplement parce qu'il faut poser l'index au-dessus de la ligne et non pas au-dessous, comme vous en avez l'habitude.

Dans la rue marchent des hommes et des femmes vêtus à l'occidentale ; mais le vêtement, bien qu'identique au nôtre, ne montre pas la même chose. Un Japonais trouve excitante une femme à chignon, pourquoi ? Parce que la zone du désir sensuel est pour lui la nuque, l'encolure du dos (ce qui se plie, s'incline par soumission).

Et bien entendu, il y a ce petit mystère qu'est l'indication d'une adresse à Tokyo, où il faut faire toujours des croquis parce que les rues n'ont pas de nom. Ce croquis, le chauffeur de taxi à gants blancs va le retourner lentement, dans tous les sens (les notions de haut et de bas, de nord et de sud sont elles aussi aléatoires, il m'a semblé), et comme nous sommes dans un pays méticuleux la porte de l'auto se fermera sans que vous ayez à y toucher, et la longue glissade commencera... Pas un coup de frein, pas un bruit. L'absence de heurts, l'harmonie lisse, l'efficacité discrète dans tous les actes quotidiens sont des qualités éternelles du Japon, qui ont survécu à la technologie, ou plutôt se sont infusées en elle.

De même, un peu plus tard, je verrai courir des jeunes gens dans les allées du Jardin impérial, un autre groupe faire sa gymnastique, et je m'étonnerai du repos que manifeste leur visage au moment où les muscles de leur corps sont en pleine tension. Ils ne suent pas, ne grimacent pas, ils sont imberbes. L'effort, l'alcool ou une mauvaise nuit suffisent à ravager les traits de l'homme occidental : c'est si

peu vrai pour les Japonais que l'âge lui-même hésite à les atteindre ; les rides ne surviennent que sur le tard, vraiment.

Mais pour l'instant je suis dans cette voiture de taxi aux sièges démesurément profonds, et dont les appuis-tête sont couverts de napperons blancs. Un rustique grelot cristallin avertit les tympans du conducteur dès que celui-ci enfonce la limite de vitesse autorisée ; et comme mon cocher ne se résout pas pour autant à réduire l'allure, cela carillonne de ce petit air campagnard et inattendu comme s'il y avait dans le coffre deux ou trois chèvres des Pyrénées, alors que nous glissons vers le centre de Tokyo.

Hélas !... Ce qui défile derrière nos vitres est d'une laideur sans remède. On me l'avait dit : j'espérais pourtant un miracle. Où sont les temples, les jardins zen et les maisons de bois ? se demande le visiteur pris d'une vague angoisse, et que la courtoisie de ses hôtes ne rassure aucunement. Où sont les rivières, les canaux qu'on disait presque aussi nombreux dans l'ancien Tokyo qu'à Venise ?

Ils y sont, ils y sont en effet... Simple-ment, tout cela est un peu entassé par la force des choses. Cela se joue des coudes, cela se marche quelque peu l'un sur l'autre... Autoroutes, voies ferrées, fleuves, ponts, buildings, depuis la nuit des temps le peuple japonais est habitué à jouer serré. Mais vous ferez trois pas dans un jardin et vous découvrirez cet art à nul autre pareil : comment, avec une butte de terre, un ruisseau qui l'encercle et deux arbustes aux torsions compliquées, comment réussir à se croire seul au milieu de trente millions de ses semblables.

Tout le savoir-vivre japonais n'a pas d'autre but que la cohabitation en douceur : se frôler sans se heurter, se regarder sans s'affronter, se parler sans se découvrir... Dans la rue, jamais d'embrassades ni de poignées de main, une distance perpétuellement maintenue, courbettes en avançant, courbettes à reculons, et sourire à toute épreuve. Sur les quais du métro, l'on se met en file,

sagement, en attendant l'arrivée des rames.

Tokyo est une ville aux nerfs d'acier ; en deux semaines de séjour, je n'ai pas vu une seule personne se mettre en colère. J'ai dîné tant de fois chez des hôtes japonais, et l'on m'a fait, là encore, d'infinies révérences et d'infinis sourires en me servant du poisson cru, des boulettes de riz enveloppées d'algues, ou du saké brûlant à boire. J'ai consommé les algues et le saké, j'ai répondu aux marques de courtoisie, en dissimulant les crampes qui me venaient du fait de la position agenouillée sur les tatamis. La cuisine fut toujours délicieuse, digeste et subtile. La conservation resta impénétrable. Après quoi, la maîtresse de maison me raccompagnait à la porte en me tendant le chausse-pieds, et je partais en croyant encore sentir sur mes joues l'agrément de la serviette fumante et humide qu'on vous donne rituellement au début du repas pour vous en tamponner la figure, le paradoxe merveilleux de cette chaleur qui rafraîchit.

Parmi d'autres cadeaux qu'on m'a faits, je rapporte une petite cloche de bronze gris-vert, légère, toujours en mouvement, au bout de laquelle se tord au gré du vent un long serpent de papier. Cette clochette que les Japonais nomment *furin* est associée pour eux à l'idée de frisson sur la peau. Elle doit être accrochée au seuil de la maison, elle émet le bruit qui vous prévient qu'un léger vent se lève. L'entendre tinnabuler, c'est déjà se sentir mieux et avoir frais, paraît-il... Rien de plus étranger aux façons d'être d'un Européen que cet objet qui rend cérémonieuses nos moindres perceptions des sens.

Bertrand Visage